

pourraient jamais assez approcher des fortifications pour les foudroyer. Mais sur des côtes plates, partout accessibles pour des chaloupes, il faut regarder la descente comme exécutée.

L'assaillant une fois établi à terre ne trouverait qu'une ville d'une lieue de circonférence, défendue par un double fossé plus ou moins profond, par un rempart peu élevé, et qui tombe en ruine; par une citadelle irrégulière et mal entretenue; par quelques Indiens sans valeur et sans expérience, ramassés dans divers pays; par un petit nombre de troupes blanches, mécontentes de leur sort, et commandées par des officiers qu'elles n'estiment pas, et ne peuvent pas estimer. Doit-on présumer que de pareils obstacles arrêteraient des hommes accoutumés à prodiguer leur sang et animés par l'espoir d'un butin immense? Non, sans doute: aussi l'espoir des Hollandais a-t-il une autre base.

Le climat de Batavia est si meurtrier que la moitié des soldats qu'on y porte de nos contrées périt dans l'année. Un grand nombre de ceux qui échappent à la mort languissent dans les hôpitaux; à peine en reste-t-il le quart qui puisse faire le service. Les chefs du gouvernement se flattent qu'en ajoutant aux causes ordinaires de destruction le secours d'une inondation générale, qui est toujours aisée, ils creuseraient un tombeau aux assiégeans, ou les forceraient à se remorquer. Les aveugles! qui ne voient pas que tous ces

moyens de ruine ont besoin du secours du temps, et que la prise de la place ne serait qu'un coup de main pour une nation aguerrie et entreprenante.

Le Cap et Batavia pris, comment les autres colonies pourraient-elles espérer de se défendre? N'est-il pas certain que les moins fortes ou les moins heureuses se présenteraient d'elles-mêmes au joug, et que celles qui jouissent de plus de bonheur ou d'une plus grande consistance n'attendraient qu'une sommation pour se rendre, principalement si le vainqueur n'avait pas déshonoré ses premiers succès par des violences ou par des rapines?

Si la république ne regarde pas comme imaginaires les dangers qui nous paraissent menacer les grands établissemens que ses navigateurs ont formés aux Indes, elle n'oubliera rien pour y affermir sa domination. Vainement compterait-elle y réussir en corrigeant quelques abus dans l'administration qui en a préparé la ruine. Des palliatifs seraient insuffisans où il faut un prompt et puissant remède. Les mers d'Asie doivent être ouvertes sans délai à tous les citoyens; sans délai l'état doit se charger du gouvernement et de la défense d'une de ses plus importantes possessions.

On ne niera pas que le monopole n'ait produit quelques avantages à la puissance qui l'a accordé. Dès l'origine il acheta son privilège, et en a chère-

xxvi.
Motifs que
peut avoir la
république
de ne pas
laisser périr
la compa-
gnie.

ment payé le renouvellement à plusieurs reprises. Les douanes ont toujours perçu d'assez gros droits sur ses marchandises. Le dividende qu'ont reçu ses actionnaires a été habituellement taxé. Le fisc en a obtenu plus d'une fois des prêts sans intérêt et des dons gratuits. Dans des guerres dangereuses et opiniâtres ses forces maritimes sont venues au secours de la métropole. La chute des manufactures de Leyde et de Harlem a été retardée par les sacrifices qu'il a faits aux deux cités. En n'exportant que quatorze ou quinze millions de numéraire, il a pu faire des ventes de quarante à cinquante millions, dont les sept provinces ont à peine consommé la sixième partie; les immenses fortunes, bien ou mal acquises par ses facteurs, ont beaucoup ajouté à la richesse nationale. Voilà assurément de grandes prospérités, mais qu'il faut regarder comme très-bornées en comparaison de celles que la liberté aurait amenées.

Il peut convenir à des peuples pauvres qui osent se permettre le commerce des Indes de le livrer à des associations privilégiées. Peut-être même est-ce une nécessité, puisque aucun de leurs citoyens n'a des fonds suffisans pour l'entreprendre. Mais ce système n'est pas celui que doivent adopter les nations riches, et la Hollande a des motifs particuliers pour le repousser. Elle n'eut pas plus tôt secoué le joug de ses tyrans, qu'on la vit devenir l'arbitre de tous les échanges que l'Europe voulait ou pouvait faire. Cet impor-

tant office fit couler dans son sein des trésors immenses. Long-temps ils servirent à étendre de plus en plus les relations commerciales. Arriva enfin l'époque où il ne fut pas possible de leur donner à tous cette destination; et, pour ne pas les laisser oisifs, leurs possesseurs les prêtèrent aux puissances, que leur luxe, une mauvaise administration, de folles entreprises forçaient à des emprunts également ruineux et humilians. Les capitaux des Provinces-Unies continuèrent forcément à prendre cette direction jusqu'à ce qu'un débouché plus sûr ou plus avantageux leur soit ouvert, et nous n'en voyons pas d'autre en ce moment que les mers d'Asie. Que la république fasse tomber les barrières qui en fermaient l'entrée à ses négocians, bientôt ils rapporteront dans nos régions le double des productions qui en arrivaient sous l'ancien régime; bientôt ils prendront une part remarquable au commerce d'Inde en Inde, dont les Anglais se sont entièrement emparés.

La possession exclusive des épiceries a été jusqu'à nos jours la raison ou le prétexte de la continuation du monopole. Cette considération n'est plus d'aucun poids. Les muscadiers et les girofliers ont été naturalisés dans plusieurs colonies britanniques et françaises. Peut-être n'y donneront-ils pas des fruits aussi parfumés que ceux des Moluques; mais, quelle que puisse être leur infériorité, la multitude s'en contentera; et le

girofle, la muscade de l'Asie, trouveront moins de consommateurs.

xxvii.
Ancienne
sagesse des
Hollandais,
et leur cor-
ruption ac-
tuelle.

Des hommes puissans, accoutumés à faire tourner à leur avantage les malheurs publics, s'élèveront avec force contre l'innovation que nous nous sommes permis de proposer. Leur résistance n'arrêtera pas les dépositaires de l'autorité, s'ils ont conservé le souvenir des sages maximes qui présidèrent à la fondation de la république. Son système fut toujours de retenir dans son sein une multitude de citoyens, et de n'en employer qu'un petit nombre dans ses établissemens éloignés. C'était aux dépens de l'Europe entière que la Hollande augmentait sans cesse le nombre de ses sujets. La liberté de conscience dont on y jouissait et la douceur des lois y attiraient tous les hommes qu'opprimaient en cent endroits l'intolérance et la dûreté du gouvernement.

Elle procurait des moyens de subsistance à quiconque voulait s'établir et travailler chez elle. On voyait les habitans des pays que dévastait la guerre aller chercher en Hollande un asile et du travail.

L'agriculture n'y pouvait pas être un objet considérable, quoique la terre y fût très-bien cultivée : mais la pêche du hareng lui tenait lieu d'agriculture. C'était un nouveau moyen de subsistance, une école de matelots. Nés sur les eaux, ils labouraient la mer, ils en tiraient leur nourriture, ils s'aguerrissaient aux tempêtes. A force

de risques ils apprenaient à vaincre les dangers.

Le commerce de transport qu'elle faisait continuellement d'une nation de l'Europe à l'autre était encore un genre de navigation qui ne consommait pas les hommes, et les faisait subsister par le travail.

Enfin la navigation, qui dépeuple une partie de l'Europe, peuplait la Hollande. Elle était comme une production du pays. Ses vaisseaux étaient ses fonds de terre, qu'elle faisait valoir aux dépens de l'étranger.

Peu de ses habitans connaissaient les commodités qu'on ne pouvait se procurer qu'à haut prix ; tous, ou presque tous, ignoraient le luxe. Un esprit d'ordre, de frugalité, d'avarice même, régnait dans toute la nation, et il y était entretenu avec soin par le gouvernement.

Les colonies étaient régies par le même esprit.

Le dessein de conserver sa population présidait à son économie militaire. Elle entretenait en Europe un grand nombre de troupes étrangères ; elle en entretenait dans ses colonies.

Les matelots, en Hollande, étaient bien payés, et des matelots étrangers servaient continuellement ou sur ses vaisseaux marchands, ou sur ses vaisseaux de guerre.

Pour le commerce, il faut la tranquillité au dedans, la paix au-dehors. Aucune nation, excepté les Suisses, ne chercha plus que la Hollande à se maintenir en bonne intelligence avec ses voi-

sins ; et , plus que les Suisses , elle chercha à maintenir ses voisins en paix.

La république s'était proposé de maintenir l'union entre les citoyens par de très-belles lois , qui indiquassent à chaque corps ses devoirs ; par une administration prompte et désintéressée de la justice , par des réglemens admirables pour les négocians. Elle sentit la nécessité de la bonne foi ; elle en montra dans ses traités , et elle chercha à la faire régner entre les particuliers.

Enfin nous ne voyons en Europe aucune nation qui eût mieux combiné ce que sa situation , ses forces , sa population , lui permettaient d'entreprendre , et qui eût mieux connu ou suivi les moyens d'augmenter sa population et ses forces. Nous n'en voyons aucune dont l'objet étant le commerce et la liberté qui s'appellent , s'attirent et se soutiennent , se soit mieux conduite pour conserver l'un et l'autre.

Mais combien ces mœurs sont déjà déchues et dégénérées de la simplicité du gouvernement républicain ! Les intérêts personnels , qui s'épurent par leur réunion , se sont isolés entièrement , et la corruption est devenue générale. Il n'y a plus de patrie dans le pays de l'univers qui devrait inspirer le plus d'attachement à ses habitans.

Quels sentimens de patriotisme ne devrait-on pas , en effet , attendre d'un peuple qui peut se dire à lui-même : Cette terre que j'habite , c'est

moi qui l'ai rendue féconde , c'est moi qui l'ai embellie ; c'est moi qui l'ai créée. Cette mer menaçante qui couvrait nos campagnes se brise contre les digues puissantes que j'ai opposées à sa fureur. J'ai purifié cet air , que des eaux croupissantes remplissaient de vapeurs mortelles. C'est par moi que des villes superbes pressent la vase et le limon où flottait l'Océan. Les ports que j'ai construits , les canaux que j'ai creusés , reçoivent toutes les productions de l'univers que je dispense à mon gré. Les héritages des autres peuples ne sont que des possessions que l'homme dispute à l'homme ; celui que je laisserai à mes enfans , je l'ai arraché aux élémens conjurés contre ma demeure ; et j'en suis resté le maître. C'est ici que j'ai établi un nouvel ordre physique , un nouvel ordre moral. J'ai tout fait où il n'y avait rien. L'air , la terre , le gouvernement , la liberté , tout est ici mon ouvrage. Je jouis de la gloire du passé ; et lorsque je porte mes regards sur l'avenir , je vois avec satisfaction que mes cendres reposeront tranquillement dans les mêmes lieux où mes pères voyaient se former des tempêtes !

Que de motifs pour idolâtrer sa patrie ! Cependant il n'y a plus de patriotisme , il n'y a plus d'esprit public en Hollande. C'est un tout dont les parties n'ont d'autre rapport entre elles que la place qu'elles occupent. La bassesse , l'avilissement et la mauvaise foi sont aujourd'hui le partage des vainqueurs de Philippe. Ils trafiquent de

leur serment comme d'une denrée, et ils vont devenir le rebut de l'univers qu'ils avaient étonné par leurs travaux et par leurs vertus.

Hommes indignes du gouvernement où vous vivez, frémissiez du moins des dangers qui vous environnent ! Avec l'âme des esclaves, on n'est pas loin de la servitude. Le feu sacré de la liberté ne peut être entretenu que par des mains pures. Vous n'êtes pas dans ces temps d'anarchie où tous les souverains de l'Europe, également contrariés par la noblesse de leurs états, ne pouvaient mettre dans leurs opérations ni secret, ni union, ni célérité, où l'équilibre des puissances ne pouvait être que l'effet de leur faiblesse mutuelle. Aujourd'hui l'autorité, devenue plus indépendante, assure aux monarchies des avantages dont un état libre ne jouira jamais. Que peuvent opposer des républicains à cette supériorité redoutable ? Des vertus ; et vous n'en avez plus. La corruption de vos mœurs et de vos magistrats enhardit partout les calomniateurs de la liberté, et votre exemple funeste resserre peut-être les chaînes des autres nations. Que voulez-vous que nous répondions à ces hommes qui, par préjugé d'éducation ou par mauvaise foi, nous disent tous les jours : Le voilà ce gouvernement que vous exaltiez si fort dans vos écrits ; voilà les suites heureuses de ce système de liberté qui vous est si cher ? Aux vices que vous reprochez au despotisme ils ont ajouté un vice qui les surpasse tous, l'impuissance de réprimer

le mal. Que répondre à cette satire amère de la démocratie ?

Industrieux Bataves, autrefois si pauvres, si braves et si redoutés, aujourd'hui si opulens et si faibles, craignez de retomber sous le joug d'un pouvoir arbitraire que vous avez brisé et qui vous menace encore. Ce n'est pas moi qui vous le dis ; ce sont vos généreux ancêtres qui vous crient du fond de leurs tombeaux :

« N'est-ce donc que pour cette ignominie que
 « nous avons rougi les mers de notre sang, que
 « nous en avons abreuvé cette terre ? La misère
 « que nous n'avons pu supporter, est celle que
 « vous vous préparez. Cet or que vous accumulez
 « et qui vous est si cher, c'est lui qui vous a mis
 « sous la dépendance d'un de vos ennemis. Vous
 « tremblez devant lui, par la crainte de perdre
 « les richesses que vous lui avez confiées. Il vous
 « commande, et vous obéissez. Eh ! perdez-les,
 « s'il le faut, ces perfides richesses, et recouvrez
 « votre dignité. C'est alors que, plutôt que de su-
 « bir un joug, quel qu'il soit, vous préférerez de
 « renverser de vos propres mains les barrières
 « que vous avez données à la mer, et de vous en-
 « sevelir sous les eaux, vous, et vos ennemis avec
 « vous.

« Mais, si dans l'état d'abjection et de pusilla-
 « nimité où vous êtes, si demain il arrivait que
 « l'ambition ramenât une armée ennemie au cen-
 « tre de vos provinces, ou sous les murs de votre

« capitale ; parlez , que feriez-vous ? On vous
 « annonce qu'il faut dans un moment ou se
 « résoudre à ouvrir les portes de votre ville , ou à
 « crever vos digues ; vous écrieriez-vous : LES
 « DIGUES ! LES DIGUES ! Vous pâlissez. Ah ! nous ne
 « le voyons que trop : il ne reste à nos malheureux
 « descendans aucune étincelle de la vertu de leurs
 « pères.

« Par quel étrange aveuglement se sont-ils
 « donné un maître ? Par quel aveuglement , plus
 « étrange encore , ont-ils éternisé son autorité en
 « la rendant héréditaire ? Nous dirions : Malheur
 « à ceux qui se promettaient de dominer le prince
 « par la reconnaissance , et la république par l'ap-
 « pui du prince , s'ils n'avaient été les premières
 « victimes de leur basse politique , et plongés dans
 « la retraite et l'obscurité , les plus cruels des
 « châtimens pour des hommes intrigans et ambi-
 « tieux ! Un peuple libre , un peuple commerçant
 « qui se donne un maître ! lui , à qui la liberté
 « doit paraître d'autant plus précieuse , qu'il est
 « à craindre que ses projets ne soient connus , ses
 « spéculations suspendues , ses entreprises tra-
 « versées , les places de l'état remplies par des
 « traîtres , et celles de ses colonies procurées à
 « d'indignes étrangers ! Vous vous confiez dans la
 « justice et les sentimens du chef que vous avez
 « aujourd'hui , et peut-être avez-vous raison. Mais
 « qui vous a garanti que ses vertus seront trans-
 « mises à son successeur , de celui-ci au sien , et

« ainsi d'âge en âge à tous ceux qui naîtront
 « de lui.

« O nos concitoyens ! ô nos enfans ! puisse l'a-
 « venir démentir un funeste pressentiment ! Mais,
 « si vous y réfléchissiez un moment , et si vous
 « preniez le moindre intérêt au sort de vos neveux ,
 « dès à présent vous verriez se forger sous vos
 « yeux les fers qui leur sont destinés. Ce sont
 « des étrangers qui couvrent les ponts de vos vais-
 « seaux. Ce sont des étrangers qui composent et
 « commandent vos armées. Ouvrez les annales
 « des nations ; lisez et frémissiez des suites néces-
 « saires de cette imprudence. Cette opulence qui
 « vous tient assoupis et sous les pieds d'une puis-
 « sance rivale de la vôtre , c'est cette opulence
 « même qui allumera la cupidité de la puissance
 « que vous avez créée au milieu de vous. Vous en
 « serez dépouillés , et en même temps de votre
 « liberté. Vous ne serez plus rien ; car vous cher-
 « cherez en vous votre courage , et vous ne l'y
 « trouverez point.

« Ne vous y trompez point. Votre condition pré-
 « sente est plus fâcheuse que la nôtre ne le fut
 « jamais. L'avantage d'un peuple indigent qu'on
 « opprime est de n'avoir à perdre qu'une vie qui
 « lui est à charge. Le malheur d'un peuple énérvé
 « par la richesse , c'est de tout perdre , faute de
 « courage pour se défendre. Réveillez-vous donc.
 « Regardez les progrès successifs de votre dégra-
 « dation. Voyez combien vous êtes descendus de

« l'état de splendeur où nous nous étions élevés ,
« et tâchez d'y remonter , si toutefois il en est
« temps encore. »

Voilà ce que vos illustres et braves aïeux vous
disent par ma bouche. Et que vous importe , me
répondrez-vous , notre décadence actuelle et nos
malheurs à venir ? Êtes-vous notre concitoyen ?
avez-vous une habitation , une femme , des en-
fans dans nos villes ? Et que vous importe à vous-
même où je sois né , qui je suis , où j'habite , si ce
que je vous dis est la vérité ? Les anciens deman-
dèrent-ils jamais à l'augure dans quelle contrée
il avait reçu le jour , sur quel chêne reposait l'oi-
seau fatidique qui leur annonçait une victoire ou
une défaite ? Bataves , la destinée de toute nation
commerçante est d'être riche , lâche , corrompue
et subjuguée. Demandez-vous où vous en êtes ?

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE DES INDICATIONS.

LIVRE PREMIER.

Découvertes , guerres et conquêtes des Portugais dans les Indes
orientales.

INTRODUCTION..... page 1

i. Premières navigations des Portugais dans les
mers où l'on présume qu'était ancienne-
ment l'Atlantide..... 54

ii. Découverte de Madère. État actuel de cette
île 40

iii. Voyages des Portugais au continent de l'A-
frique..... 44

iv. Arrivée des Portugais aux Indes..... 47

v. Description géographique de l'Asie..... *ib.*

vi. Description physique de l'Indostan..... 51

vii. Antiquités de l'Indostan..... 54

viii. Religion , gouvernement , jurisprudence ,
mœurs et usages de l'Indostan..... 63

ix. Conduite des Portugais au Malabar..... 111

x. Conquête de Goa par les Portugais..... 114

xi. Établissement des Portugais à Ceylan. 123

xii. Les Portugais font la conquête de Malacca.. 127

xiii. Établissement des Portugais aux Moluques. 130

xiv. Manière dont l'Europe commerçait avec
l'Inde avant que les Portugais eussent dou-
blé le Cap de Bonne-Espérance..... 133

xv. Les Portugais se rendent maîtres de la navi-
gation de la mer Rouge..... 158

xvi. De quel danger l'empire des Portugais dans
la mer Rouge a sauvé l'Europe..... 161